

Le lion et l'enfant

Antoine Daguet



En un Mot comme en Cent

www.centmots.fr

Le lion et l'enfant

L'enfant me regarde sans ciller. J'ai l'œil rivé sur ce petit bonhomme dont je pourrais faire une bouchée. Il a les cheveux en bataille et les joues rougies d'avoir longuement couru. En me voyant, il s'est arrêté net et depuis il me fixe intensément. Je ne lui fais pas peur. Il me voit, moi le grand fauve des savanes, presque comme un copain. Il a 8 ans, 9 ans peut-être, de grands yeux bleus, mais un regard sombre, inquiet vengeur, je ne sais pas. Il se passe sûrement beaucoup de choses dans sa petite tête de moineau, mais je ne devine rien. Notre échange dure. Lequel de nous deux va baisser les yeux le premier ? A mon grand soulagement, c'est lui. Je ne perds pas la face ; je n'aurais pas tenu beaucoup plus longtemps.

Je suis un lion, on m'appelle Rocky. Je me demande bien pourquoi ? Je ne suis pas trop mal loti dans ce zoo où je mange à ma faim et où on ne me fait pas de misère. Mais je m'ennuie beaucoup. Je suis né en captivité et ai toujours connu les barreaux, mais quelque chose me dit que je ne suis pas à ma vraie place. Je n'ai rien connu d'autre, il m'est donc difficile d'imaginer qu'il pourrait exister une vie différente moins ennuyeuse, plus amusante où les heures de la journée ne soient pas codifiées et rythmées par les heures d'ouverture, de fermeture du parc et la pitance quotidienne. J'ai attrapé un tic – ils appellent ça des stéréotypies -, je balance la tête de droite à gauche. J'ai la sensation qu'en agissant ainsi, je vais peut être retrouvé un peu de paix dans ma pauvre caboche qui me répète à l'infini que je suis fait pour courir mais en même temps qu'il faut que je

me méfie de ne pas me blesser aux barreaux de ma cage. Je ne sais plus quoi penser.

Je ne me souviens pas de ma naissance, mais je l'ai souvent entendu racontée. Les hommes autour étaient surexcités mais la consigne était de laisser ma mère en paix. Elle en avait bien besoin la pauvre avec sa vie itinérante, brinqueballée dans une cage sur roues et exposée par tous les temps à la curiosité des grands et des petits qui payaient 1 sou chacun pour approcher un fauve. Au moment de ma naissance, c'était différent, la boîte était fermée et ma mère a connu un semblant de paix, d'intimité le temps de mettre bas. Mon frère et moi pesions 1.5 kilos à peine à la naissance. Nous ressemblions d'avantage à des chatons qu'à de féroces animaux sauvages. Au lieu de rugir, nous couinions les yeux encore fermés. Ma

mère a eu le droit à 2 mois de repos pour nous allaiter et nous aider à tenir debout.

Ensuite, ce sont les hommes qui ont pris le relais et ma mère est repartie travailler : faire des sauts dans un cerceau enflammé – elle qui a peur du feu -, des galipettes et même ouvrir grand la gueule sans rien dire pour que le dompteur fasse semblant de se faire bouffer. Qu'est-ce qu'il faut inventer pour épater la galerie ! Les premiers mois, mon frère et moi avons fait les fous rembarrés rudement par les males voyant déjà en nous de futurs concurrents. Mais un jour, les hommes ont décidé que nous étions assez grands pour apprendre et les aider à gagner de l'argent sur notre dos.

Je ne suis pas sûr de vouloir vous raconter cette période de ma vie. Ce n'est pas joli, joli....

On m'a séparé de ma maman et je vis maintenant à côté d'autres lions et lionnes qui acceptent ma présence. Nous avons changé de cage et maintenant on me pousse avec un bâton à travers un tunnel grillagé jusqu'à une scène circulaire cernée d'une grille d'une hauteur inouïe ! On se regarde et commençons à explorer, faire le tour de l'enclos. Le vieux lion et la lionne se sont naturellement perchés sur de gros tabourets et attendent avec des rugissements. Impatience, frustration, je ne sais pas. Je rugis aussi – beaucoup moins fort- pour faire bonne figure. Des pas. Un grand gaillard arrive armé d'un bâton d'un mètre cinquante et d'une chaise. Quelle drôle d'idée ; je me précipite histoire d'impressionner l'intrus et de défendre mon territoire. Je reçois un bon coup de bâton qui me cloue sur place. Je ne comprends pas cette douleur

subite et suis fâché. A peine relevé pour bondir, je reçois un second coup de bâton ; la douleur me donne à réfléchir. Ce freluquet a de quoi se défendre, peut-être devrais-je faire marche arrière. Il avance fermement vers moi avec son bouclier à 4 pieds. Je préfère reculer. Il hurle quelque chose que je ne comprends pas, mais je vois qu'il ne rigole pas. Je n'ai aucune idée de ce que je dois faire maintenant... Il tape un grand coup par terre à côté de moi. Je rugis et lève la patte pour le principe. Son bâton est à nouveau tout près sur ma droite. A gauche, il y a un tabouret vide, je saute dessus pour lui échapper, inquiet de l'attaque qui va suivre. A ma grande surprise, l'homme et son bâton recule et me lance un bout de barbaque que j'attrape à la volée ; c'est qu'ils ont oublié de me nourrir ce matin et j'ai faim. Les anciens juchés sur leur tabouret à coté n'ont pas

bronché. Côté solidarité, ce n'est pas vraiment ça. Le bonhomme, toujours à l'abri de sa chaise, se tourne vers Pacha et Rosy. Avec beaucoup de calme, les yeux rivés dans ceux de Pacha, il lève le bras droit et mes deux acolytes tels des robots lèvent la patte droite. Le bras retombe, les pattes aussi. L'homme change de main, lève lentement le bras gauche, Pacha et Rosy en font autant. Je ne vois pas bien l'intérêt pour eux de se tenir en équilibre sur un tabouret. L'homme s'approche de moi et recommence la même mimique. Je rugis parce qu'il s'approche un peu trop près et tente un coup de patte pour l'intimider. Le bâton s'abat sur ma patte. Ça fait mal, je recule. La séance dure, Je n'y comprends rien, je reçois plusieurs coups de bâton. Pacha et Rosy continue à prendre les attitudes saugrenues qu'on

leur impose. L'avantage, c'est qu'ils ont droit à leur morceau de bidoche à chaque fois. Moi pas.

Le lendemain, rebelote. Je suis seul dans la cage et j'ai une faim de loup. Pas de problème pour manger un peu, je suis prêt à faire n'importe quoi. Je me roulerai par terre s'il le fallait. Les dompteurs sont patients, nous sommes à leur merci. Nous essayons d'anticiper, de deviner ce qu'ils attendent de nous et collaborer mais ils ne parlent pas notre langue. Je me demande où ils vont chercher des idées aussi dingues que de demander à un lion et un éléphant – les pires ennemis qui soient – de poser patte sur patte. Un acte contre nature !

Sans doute considéré comme un animal récalcitrant ou peu doué, j'ai rapidement été vendu à un autre cirque. Je n'ai pas trop aimé mon premier pensionnat

mais si j'avais su ce qui m'attendait, j'aurais sauté de tabouret en tabouret, tourné sur moi-même sur 2 pattes tel un danseur ou même fait les pieds au mur si on me l'avait demandé. Mais comment imaginer la méchanceté et la vilénie des hommes, moi qui ne suis né animal sauvage avec l'instinct de tuer pour survivre et rien d'autre.

Dans le nouveau cirque où j'ai atterri, on ne parle pas français mais russe. Pour moi ça ne change pas grand-chose, sauf que la voix forte, gutturale du dompteur m'encourage à rugir d'avantage. Ce qu'il aime de toute évidence. Nous avons la force, la vitesse, mais les hommes sont malins, rusés, brutaux voire même sadiques quand ils n'arrivent pas à leur fins. Nous demander de prendre des postures, des attitudes humaines n'a aucun sens pour un animal comme moi. Même né en captivité, je reste un lion,

un animal sauvage doué d'un comportement propre à mon espèce. Pourquoi vouloir faire de moi un guignol ? La réponse est simple, pour gagner de l'argent ! Les francs, les dollars, je ne sais pas bien ce que c'est mais les hommes ont l'air prêts à tout pour en obtenir y compris nous soumettre par la force à des numéros héroïques pour le dompteur, « touchants » pour le public, avilissants pour nous. J'ai l'air de faire le malin comme ça, mais la réalité est tout autre. Comme mes congénères j'obtempère et m'applique à prendre sans broncher des poses que je répugne. En cas de refus, les représailles encourues sont trop violentes et trop douloureuses. Sans compter les mises à la diète pendant 3 jours. Si l'aiguillon électrique déchargé là où la peau est le plus sensible, le fouet, le pic pointu et coupant ne nous font pas plier, c'est la punition qu'on impose.

Avoir faim est atroce. Le troisième jour, on rampe pour une bouchée de viande sous l'œil narquois et satisfait du dompteur. J'ai été souvent puni avant d'arriver à surmonter ma peur et traverser le cerceau enflammé. Des semaines, des mois de sévices pour 3 secondes d'émotion pour le public et la peur au ventre à chaque représentation pour moi. J'ai survécu à ces années barbares passées sur les routes dans des cages exigües. A part tourner sans cesse dans ma cage, mon seul exercice consistait à suivre le tunnel jusqu'à la piste, faire le beau 1/2h sous la menace devant un public ébahi et retourner sagement loin des projecteurs dans ma cage manger ma pitance. Plus que les postures inconfortables, la peur du feu, les brûlures du fouet, c'est la solitude qui m'a le plus pesé. Je pouvais rugir, fort, longtemps. Jamais aucun écho à mon appel. J'étais le seul lion du cirque.

Les temps changent et le cirque traditionnel n'a plus le vent en poupe. Les spectateurs saturés de télé désertent les chapiteaux. Les défenseurs des animaux font le buzz et contraignent les municipalités à prendre position contre les cirques animaliers. Du coup, on se débarrasse de moi et j'atterris dans un zoo. Bon ce n'est pas la savane mais la cage est très nettement plus vaste même si le tout manque un peu de verdure. Moi qui suis d'une race qui normalement vit en meute, je suis toujours seul mais on me nourrit bien et jamais je ne vois l'ombre d'un bâton ou d'un pic acéré. Tout juste le fusil du vétérinaire une fois de temps en temps histoire de s'assurer que je dors pour de vrai le temps de vérifier mes mensurations.

Mon jeune copain est à nouveau là, de l'autre côté des barreaux. Comme la dernière fois, il est parfaitement immobile et me fixe intensément au

point que j'ai cessé mes allées et venues et mes balancements de tête. J'ai l'impression qu'il a envie de me dire quelque chose, je me demande bien quoi. Les hommes et les bêtes sauvages font rarement bon ménage. Mieux vaut éviter de chasser sur les mêmes territoires.

Maintenant il vient tous les jours et je me surprends à attendre sa venue. Il s'est enhardi, s'assied sur le parapet et me parle. Je n'y comprends rien, mais sa voix fluette est douce pleine de sollicitude, de camaraderie. J'ai toujours besoin de dégourdir mes jambes, mais depuis qu'il vient me voir, j'ai cessé de balancer la tête. Il s'en est aperçu et sourit. Il me fait un grand signe et s'en va en courant. Je reprends mes cent pas.

Aujourd'hui, on est dimanche, il n'y a pas d'école. Benoit a mis dans son sac le gros livre qu'il a reçu pour son anniversaire. Il est prêt mais attend 10.30, l'heure d'ouverture du parc. Il est le premier à franchir les grilles. Il connaît bien le chemin et file droit vers la cage de Rocky. Face à la cage, il s'assoit en tailleur. Rocky s'assied aussi, ses deux grosses pattes croisées devant lui. Benoit sort son gros livre, montre la couverture à Rocky : un lion comme lui avec une énorme crinière. Le fauve n'en revient pas. Il se croyait unique ! Un déclic se fait dans son énorme tête, il dresse les oreilles il entend la voix fluette de l'enfant mais pour la première fois les mots ont un sens. Benoit raconte : Rocky, tu es un lion, tu es souvent considéré comme le Roi des animaux. Tes frères habitent au milieu de la Savane en Afrique. Au temps de l'antiquité, vous étiez plus nombreux et

occupiez d'avantage de terres mais la civilisation est passée par là. Vous ne devez votre survie qu'au retard pris par le continent africain, aujourd'hui la plus belle réserve d'animaux sauvages du monde. Les lions ont une vie sociale. Ils vivent normalement en groupe. Tu dois te sentir bien seul dans ta cage mon vieux Rocky. Cela dit les lions ont bien de la chance, ils se reposent 20h par jour, ne vont pas à l'école et consacrent 2h seulement à la chasse. Les antilopes, les élans, les gnous sont vos mets favoris. Tu n'as pas d'enfants Rocky ? Dommage, j'aimerais bien voir des lionceaux. Sur les photos ils ont l'air super mignons. Tu sais Rocky, j'aime venir te voir au Zoo, mais tu n'as rien à faire ici. Ta vie est là-bas en Afrique avec tes copains. Rocky ne sait pas où se trouve l'Afrique mais il est parcouru par un frisson

et pousse un énorme rugissement qui fait se retourner toutes les têtes.

Benoit a pris l'habitude d'amener son livre et de faire la lecture à Rocky. Le soigneur a repéré le petit garçon et se réjouit de le voir si intéressé par les bêtes sauvages. En fait il s'aperçoit vite que Benoit n'a d'yeux que pour Rocky et que le comportement de Rocky a changé depuis que le garçon lui parle. Il connaît bien Rocky, il jurerait que le lion comprend ce que le petit garçon raconte. Ça n'a pas de sens, et pourtant, Rocky fait preuve d'une attention parfaite quand le petit garçon est là et il pousse un rugissement formidable quand Benoit s'en va. La nouvelle court qu'un petit garçon semble communiquer avec le fauve. Un attroupement se forme chaque soir quand Benoit arrive après l'école. Son père est là lui aussi. Il a quitté son bureau plus

tôt pour retrouver son fils face au fauve. A les voir face à face, il ne fait aucun doute que ces deux-là se comprennent. Le directeur du zoo s'est joint au petit groupe, à la fois incrédule et émerveillé. Il parle avec le père, le soigneur. La discussion est animée. Finalement, ils tombent d'accord. Les visiteurs quittent le parc, on ferme les grilles. Benoit et son père restent à l'intérieur du parc en compagnie du directeur. François le soigneur prend la main de Benoit et lui murmure, « on va voir Rocky ». Benoit sourit comme si approcher le fauve ne lui faisait pas peur. François déverrouille une porte en fer, Ils entrent. Rocky est à un mètre, calme derrière une grille solide. Benoit s'est assis par terre pour être au même niveau que Rocky. L'animal n'a d'yeux que pour le petit garçon. Benoit parle : « Rocky, je sais que tu m'écoutes mais François, ton soigneur et mon

papa ont des doutes quand je leur explique que tu comprends ce que je dis. « Bon tu n'as pas la parole mais est-ce que tu accepterais de m'aider à les convaincre. » Tel un sphinx, le lion n'a pas bougé, sa longue crinière est parfaitement immobile. Il attend la suite. Benoit se gratte la tête. « Ecoute, tu étais un animal savant, un animal de cirque ». Rocky fait un mouvement arrière, les yeux agrandis. Benoit a compris : « T'en fais pas, il n'est pas question que tu y retournes. » Le fauve se détend. « Tu sais je t'ai parlé de la savane, de l'Afrique, ce pays d'où tu viens, est ce que ça te plairait de retrouver les grandes herbes et courir à vive allure. » Rocky lance un rugissement désespéré. Ce n'est ni la savane ni l'Afrique qu'il ne connaît pas qui l'ont fait vibrer c'est l'instinct, la reconnaissance de son espèce qui lui a arraché ce cri. Le soigneur, le père, le directeur,

tous sont bouleversés par le cri déchirant qu'ils viennent d'entendre.

Le rugissement sauvage du fauve a fait tomber les masques. Les trois hommes voient d'un coup l'injustice de contraindre des animaux à vivre en cage, l'absurdité de prétendre les rendre heureux derrière les barreaux, la violence de la captivité, l'énormité de les couper du monde sauvage auquel ils appartiennent. L'écho du cri éteint, le silence s'abat sur le petit groupe. François est le premier à reprendre ses esprits. Sans un mot, il donne le signe du départ. Le verrou racle de façon sinistre dans la cave à peine éclairée. Benoit a pris la main de son père. Tous marchent en silence. Le choc est violent pour le directeur du zoo et le soigneur. Réaliser d'un coup qu'on s'est trompé, qu'on n'a pas vu, deviné la détresse d'animaux que par ailleurs, on aime, on

respecte. C'est la petite voix de Benoit qui interrompt les réflexions de chacun : « Vous me croyez maintenant ? ». Le père la gorge nouée, serre la main de son petit garçon. Le directeur, les larmes aux yeux, murmure : « oui, je te crois ». Benoit sourit, il sait qu'il n'est plus seul.

Benoit continue ses visites quotidiennes au parc avec son livre sur les lions sous le bras. Mais Rocky, n'écoute pas, n'écoute plus. Il parcourt sa cage, l'enclos de long en large s'arrêtant parfois pour rugir la tête tournée vers le ciel. Il a repris un air féroce, une attitude de chasse héritée de ses ancêtres. Il semble agressif prêt à foncer, à se défendre, à attaquer. François a bien noté le changement d'attitude de Rocky. Il en est maintenant convaincu, il faut lui rendre la liberté, le relâcher là-bas dans sa savane. Le lion lui manquera, c'est sûr, mais depuis

l'autre soir, plus rien n'est pareil. Il ne retrouvera pas le sommeil tant que Rocky tournera comme le lion en cage qu'il est devenu par la faute des hommes.

L'affaire a fait du bruit. Les medias s'en sont mêlés. Benoit est devenu le héros d'un jour, mais les hommes ont la mémoire courte, les opinions publiques encore plus. Un petit comité de soutien, appuyé par l'association de défense des animaux a vu le jour et milite pour le retour de Rocky dans son pays d'origine. Une souscription est ouverte pour financer le voyage du fauve. Sur le bulletin d'inscription, on voit les photos de Rocky et Benoit côte à côte, difficile de ne pas mettre la main à la poche tant on se sent solidaire de la fraternité de l'enfant et la bête. L'argent rentre, Benoit et François pourront même faire partie du voyage mais le problème est ailleurs. Les cirques sont montrés du

doigt et boudés par le public. On parle de fermeture, de chômage, de disparition du patrimoine. Les grands cirques font jouer leurs relations politiques, les petits font le dos rond, ils ne connaissent personne. Les Zoo eux-mêmes sont dans la tourmente avec des manifs improvisées et des slogans hauts en couleur : « touche pas à ma crinière », « la savane - pas la cage », « L comme Lion – L comme Liberté », « je vis libre- mon lion aussi », « Mort aux cages – Vive la liberté », « Ni barreaux ni dompteur », « Brisons les chaines ». La cause est noble mais les implications financières locales nombreuses. Le gouvernement joue la montre. Ça marche. Noël approche et les listes au père Noël font bientôt oublier l'évènement. Les manifs s'essoufflent, les slogans disparaissent. Les cirques ajoutent des guirlandes lumineuses aux

colliers des éléphants, les zoos lancent leur opération réduction familles.

François et le directeur du zoo n'ont pas chômé, ils se sont battus bec et ongles pour le voyage retour de Rocky. Le vétérinaire est venu plusieurs fois, les formulaires sanitaires ont été remplis l'un après l'autre, le passeport de Rocky a fini par arriver. Un soir, Rocky a reçu un sédatif puissant pour qu'il supporte le voyage sans stress. La caisse, le camion, le stockage à Roissy. Rien n'a été facile mais ça y est, dans quelques minutes l'avion va se poser à Nairobi.

Rocky qui est toujours étourdi est ausculté pour vérifier qu'il a bien supporté le voyage. Apparemment oui. Un camion prend le relais pour l'emmener jusqu'à sa nouvelle maison.

Le parc d'Amboseli (400 km²) s'étend à 200 km au sud de Nairobi au pied du Kilimandjaro.

Rocky reprend doucement connaissance dans l'enclos de l'infirmerie.

Il fait très chaud, je peux à peine ouvrir les yeux tellement le soleil m'éblouit. Je garde les yeux fermés mais mes sens sont en alertes. Des centaines d'odeurs que je ne connais pas se bousculent dans ma tête. Des râlements des barrissements me font dresser les oreilles. Serais-je en danger ? A travers la fente de mes yeux, je ne vois pas de barreaux, juste une clôture. Je tourne doucement la tête à droite, à gauche, l'horizon à perte de vue ! C'est quoi ce pays-là ? Et les hommes, mes maitres, où sont-ils ? La voix familière de Benoit me fait tourner la tête. J'aperçois une ombre dans la tour ; c'est bien lui ! Un

petit rugissement, histoire de lui exprimer mon plaisir de le voir. Je m'étire, j'hume l'air, je gratte le sol, rien n'est comme au zoo. Je ne suis jamais venu ici, je n'ai jamais quitté ma cage, et pourtant j'ai le sentiment de reconnaître cet endroit. La terre de mes ancêtres. Benoit m'avait promis de m'y emmener. J'ai l'impression qu'il a réussi. Je lance cette fois un énorme, un vrai rugissement.

Les zèbres loin là-bas ont levé la tête, effrayés, puis ont recommencé à brouter. François est là lui aussi ; il m'explique que le moment est venu de retrouver la liberté, de connaître une vie sauvage que je n'aurais jamais dû quitter. Je ne suis pas bien sûr de comprendre, mais je sens l'affection et la bienveillance de ses paroles. Nous avons passé de longues années ensemble, nous nous connaissons bien. En dehors de Benoit, c'est mon seul copain.

« Va ! ». Ils ont ouvert en grand la porte de l'enclos et semblent m'encourager à prendre la poudre d'escampette. Je ne sais pas trop quoi penser, je suis enfermé derrière des barreaux depuis toujours et là, on m'ordonne de m'en aller. J'hésite longtemps avant de quitter mon enclos confortable, d'abandonner la protection de François. Les odeurs sûrement, la curiosité peut être m'entraînent vers l'inconnu. Je ne vais pas loin. Je retourne souvent la tête pour vérifier qu'ils sont toujours là, les hommes qui m'ont élevé, nourri, quelquefois brutalisé. La porte est restée ouverte, je me couche là tout près. C'est maintenant l'heure du repas. Je m'étonne de ne pas recevoir ma part. François et Benoit sont partis il y a longtemps. Je suis seul. La lune éclaire comme en plein jour. Le ciel est constellé d'étoiles. Je reste longtemps immobile. J'essaie d'emmagasiner toutes

ces nouvelles sensations qui m'assaillent. La faim me sort de ma torpeur. Je me lève et part à la découverte ; un rugissement tout près me fait sursauter ; un lion magnifique plus jeune que moi se tient fièrement face à moi. Mes poils se hérissent. Je sens l'éminence du danger, d'une attaque. Je ne me suis jamais battu. Je recule un peu histoire de mesurer mes chances. Je n'en ai guère, je suis vieux. C'est un mâle dominant, il est jeune et fringant. Je n'en mène pas large. Le lion me jauge et comprend vite que je ne suis pas un véritable concurrent, il baisse la garde, fait demi-tour et m'invite à le suivre. Un gnou ensanglanté est là tout près ; le lion s'assied et mord à pleine dent. Après une seconde d'hésitation, je m'assieds à mon tour et arrache un bout de l'animal. C'est une sensation toute nouvelle, je n'ai jamais goûté de chair fraîche. Je suis un peu surpris mais mange de bon

appétit. Derrière nous plusieurs lionnes attendent que nous ayons fini pour manger à leur tour. Le ventre plein, chacun s'étend dans l'herbe. Au réveil, je retourne vers l'enclos. Il est fermé. François et Benoit ne sont pas là. Je suis un peu désorienté, j'ai toujours été sous la surveillance de quelqu'un, me retrouver seul me paraît inconcevable. Je me couche là devant la porte. Les heures passent. La porte ne s'ouvre pas, on ne me tend pas le morceau de viande dont j'ai l'habitude. Que faire ? Je retourne vers le gîte des lions que j'ai croisés hier. Cette fois, je ne suis pas bien accueilli du tout. Le lion me fait clairement sentir que je ne suis pas le bienvenu. Je vais penaud, me coucher un peu plus loin. Je vois les lionnes se lever et s'éloigner. Je les suis. Je ne le sais pas encore, mais elles vont chasser. Elles sont meilleurs chasseurs que les mâles, mais ça non plus,

je ne le sais pas. Très vite elles repèrent un gnou, le course, le couche et le tue. Le grand lion a suivi et s'installe pour manger. Un coup de gueule suffit à me faire comprendre que je ne suis pas invité au festin. A mon tour je me mets en chasse. Le gibier ne manque pas, mon nez, mes yeux précis me guident. J'essaie de foncer sur une antilope qui file à toute allure. Un zèbre là m'échappe à son tour, un autre encore me bat à la course. C'est que je n'ai pas l'habitude de courir, j'ai le souffle court. Jamais au grand jamais je n'ai fait autant d'efforts dans ma cage. Plusieurs jours durant, je tente ma chance mais n'attrape rien. Je me sens vieux, faible démuné dans cet environnement qui n'est plus le mien. Je suis affamé. Je comprends soudain que je ne suis plus un animal sauvage. J'en ai la robe, la carrure mais la captivité m'a coupé les pattes. Dans la savane, je suis

foutu. Je rassemble mes dernières forces et marche lentement jusqu'à la porte de l'enclos. François sera là, il me donnera à manger. Quand enfin j'arrive. La porte est toujours fermée. Il n'y a personne ; je me couche là épuisé. Les miens m'ont rejeté, Ils ne m'ont pas reconnu. Les hommes m'abandonnent. L'heure est venue pour moi de partir, de quitter ce monde où je n'ai plus de place. Je n'ai jamais connu la vie sauvage, je n'ai été qu'un divertissement pour les hommes. Je regarde au loin les hauteurs du Kilimandjaro. Je suis heureux de savoir que c'est là que je vais.

Sans un bruit, loin des siens, loin de nous, Rocky, le lion du cirque, le lion du zoo rend son dernier souffle.

En un Mot Comme en Cent

Le lion et l'enfant © Antoine Daguét 2018

www.centmots.fr